

Jean-Jacques Rousseau

LETTRE A M. L'ABBÉ RAYNAL

in *Collection complète des oeuvres*, Genève, 1780-1789, vol. 7, in-4°

édition en ligne www.rousseauonline.ch

version du 7 octobre 2012

<http://www.rousseauonline.ch/Text/lettre-a-m-l-abbe-raynal.php>



JEAN JACQUES ROUSSEAU

LETTRE A M. L'ABBÉ RAYNAL

[Abbé Guillaume-Thomas Raynal]

[1751, mai; Publication, Paris, 1751, juin (Mercure de France,
tome II, June 1751); le Pléiade édition, t. III, pp. 31-33. == Du
Peyrou/Moultou 1780-89 quarto édition, t. VII, pp. 61-64.
Melanges t. II. (1781)]

[61]

LETTRE
A M. L'ABBÉ RAYNAL,

AUTEUR DU MERCURE DE FRANCE

Tirée du Mercure de Juin 1751, 2°. Volume.

Je dois, Monsieur, des remerciemens à ceux qui vous ont fait passer les observations que vous avez la bonté de me communiquer, & je tâcherai d'en faire mon profit: je vous avouerai pourtant que je trouve mes Censeurs un peu sévères sur ma logique, & je soupçonne qu'ils se seroient montrés moins scrupuleux, si j'avois été de leur avis. Il me semble au moins que s'ils avoient eux-mêmes un peu de cette exactitude rigoureuse qu'ils exigent de moi, je n'aurois aucun besoin des éclaircissemens que je leur vais demander.

L'Auteur semble, disent-ils, préférer la situation où étoit l'Europe avant le renouvellement des sciences; état pire que l'ignorance par le faux savoir ou le jargon qui étoit en regne.

L'Auteur de cette observation semble me faire dire que le faux savoir, ou le jargon scholastique soit préférable à la science; & c'est moi-même qui ai dit qu'il étoit pire que l'ignorance; mais qu'entend-il par ce mot de *situation*? l'applique-t-il aux lumieres ou aux mœurs, ou s'il confond ces choses que j'ai tant pris de peine à distinguer? Au reste, comme [62] c'est ici le fond de la question, j'avoue qu'il est très-adroit à moi de n'avoir fait que sembler prendre parti là-dessus.

Ils ajoutent que *l'Auteur préféré la rusticité à la politesse.*

Il est vrai que l'Auteur préféré la rusticité à l'orgueilleuse & fausse politesse de notre siècle, & il en a dit la raison. *Et qu'il fait main basse sur tous les savans & les Artistes.* Soit puisqu'on le veut ainsi, je consens de supprimer toutes les distinctions que j'y avois mises.

Il auroit dû, disent-ils encore, marquer le point d'où il part, pour désigner l'époque de la décadence: j'ai fait plus; j'ai rendu ma proposition générale: j'ai assigné ce premier degré de la décadence des mœurs au premier moment de la culture des lettres dans tous les pays du monde, & j'ai trouvé le progrès de ces deux choses toujours en proportion. Et en remontant à cette premiere époque, faire comparaison des mœurs de ce tems-là avec les nôtres. C'est ce que j'aurois fait encore plus au long dans un volume in-4. *Sans cela nous ne voyons point jusqu'où il faudroit remonter, à moins que ce ne soit au tems, des Apôtres.* Je ne vois pas, moi, l'inconvénient qu'il y auroit à cela, si le fait étoit vrai; mais je demande justice au Censeur: voudroit-il que j'eusse dit que le tems de la plus profonde ignorance étoit celui des Apôtres?

Ils disent de plus, *par rapport au luxe, qu'en bonne politique on fait qu'il doit être interdit dans les petits Etats, mais que le cas d'un royaume tel que la France, par exemple, est tout différent, les raisons en sont connues.*

N'ai-je pas ici encore quelque sujet de me plaindre? ces raisons sont celles auxquelles j'ai tâché de répondre. Bien on [63] mal, j'ai répondu. Or on ne sauroit gueres donner à un Auteur une plus mande marque de mépris qu'en ne lui répliquant que par les mêmes argumens qu'il a réfutés. Mais faut-il leur indiquer la difficulté qu'ils ont à résoudre? la voici: Que deviendra la vertu quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce fois? Voir, ce que je leur ai demandé, & ce que je leur demande encore.

Quant aux deux observations suivantes, dont la premiere commence par ces mots; *enfin voici ce qu'on objecte, &c. & l'autre par ceux-ci; mais ce qui touche de plus pris, &c.* je supplie le Lecteur de m'épargner la peine de les transcrire. L'Académie m'avoit demande si le rétablissement des sciences & des arts avoit contribué à épurer les mœurs. Telle étoit la question que j'avois à résoudre: cependant voici qu'on me fait un crime de n'en avoir pas résolu une autre. Certainement cette critique est tout au moins fort singuliere. Cependant j'ai presque à demander pardon au Lecteur de l'avoir prévue, car c'est ce qu'il pourroit croire en lisant les cinq ou six dernieres pages de mon Discours.

Au reste, si mes Censeurs s'obstinent à désirer encore des conclusions pratiques, je leur en promets de très-clairement énoncées dans ma premiere réponse.

Sur l'inutilité des loix somptuaires pour déraciner le luxe une fois établi, on dit que *l'Auteur n'ignore pas ce qu'il y a à dire là-dessus*. Vraiment non, je n'ignore pas que quand un homme est mort, il ne faut point appeller de Médecin.

On ne sauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, & il importe [64] *d'oter toute prise à la chicane*. Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, & je crois qu'il faut laisser des osselets aux enfans.

Il est aussi bien des Lecteurs qui les goûteront mieux dans un style tout uni, que sous cet habit de cérémonie qu'exigent les Discours Académiques. Je suis fort du goût de ces Lecteurs-là. Voici donc un point dans lequel je puis me conformer au sentiment de mes Censeurs, comme je fais dès aujourd'hui.

J'ignore quel est l'adversaire dont on me menace dans le *post scriptum*; tel qu'il puisse être, je ne saurois me résoudre à répondre à un ouvrage, avant que de l'avoir lu, ni à me tenir pour battu, avant que d'avoir été attaqué.

Au surplus, soit que je réponde aux critiques qui me sont annoncées, soit que je me contente de publier l'ouvrage augmenté qu'on me demande, j'avertis mes Censeurs qu'ils pourroient bien. n'y pas trouver les modifications qu'ils esperent; je prévois que quand il sera question de me défendre, je suivrai sans scrupule toutes les conséquences de mes principes.

Je sais d'avance avec quels grands mots on m'attaquera, Lumieres, connoissances, loix, morale, raison, bienséance, égards, douceur, aménité, politesse, éducation, &c. à tout cela je ne répondrai que, par deux autres mots, qui sonnent encore plus sort à mon oreille. *Vertu, vérité!* m'écrierai-je sans cesse, *vérité, vertu!* Si quelqu'un n'apperçoit-là que des mots, je n'ai plus rien à lui dire.

FIN.